

Whatever Works
La chute du misanthrope
***Comme tu veux* — États-Unis/France 2009, 92 minutes**

Claire Valade

Numéro 262, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58879ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2009). Compte rendu de [*Whatever Works* : la chute du misanthrope / *Comme tu veux* — États-Unis/France 2009, 92 minutes]. *Séquences*, (262), 56–56.

Whatever Works

La chute du misanthrope

Amorçons cette critique par une confession. J'avoue d'emblée être une grande admiratrice de Woody Allen. Sans contredit le cinéaste américain le plus prolifique, Allen est l'antithèse d'un Kubrick (treize films entre 1951 et 1999) ou d'un Malick, dont l'œuvre totale ne compte que quatre longs métrages à ce jour, en 36 ans de carrière. Pourtant, malgré mon profond respect pour ces génies, j'avoue éprouver, généralement, une émotion plus palpable et un plaisir plus jouissif à découvrir le nouveau film un peu brouillon du New-Yorkais que les méditations parfaitement orchestrées de ses confrères. Mais l'admiration envers un cinéaste n'est pas toujours motivée par une œuvre parfaite, et celle d'Allen est certainement bien plus inégale que celles de ses illustres collègues.

CLAIRE VALADE

Pourquoi, donc, tant de cinéphiles de par le monde demeurent-ils fidèles à Woody Allen, toujours prêts, comme moi, malgré les hauts et les bas parfois abyssaux, à suivre celui-ci, bon an mal an, dans ses pérégrinations filmiques ? Une raison toute simple est à l'origine de cette dévotion : même dans son expression la plus dramatique et la plus sombre, même dans ses intrigues les plus anodines et ses films les plus mous, le cinéma de Woody Allen est celui du plaisir, plaisir de travailler et plaisir de créer. C'est tout cela que j'admire : sa capacité à réaliser au moins un long métrage par année, depuis près de quarante ans, pour le plaisir de pratiquer son métier, son habileté à explorer une foule de genres cinématographiques, son intelligence du verbe, sa virtuosité à passer du rire aux larmes et sa vision immuablement douce-amère de la vie.

Ainsi, après ses récentes escapades londoniennes (**Match Point**, **Scoop**, **Cassandra's Dream**) et barcelonaise (**Vicky Christina Barcelona**), voici donc Woody Allen de retour en territoire familial, tant au plan géographique que dramatique. Réinvestissant sa ville adorée, New York, il en profite aussi pour revisiter le personnage le plus emblématique (et typé) de son œuvre : le Juif new-yorkais névrosé et hypocondriaque. Seulement, s'ajoute cette fois-ci à la longue liste de défauts de celui-ci une panoplie de réels troubles psychologiques, dont les effets sont aussi plus sérieux, alourdissant une intrigue qui se veut légère et divertissante. Ainsi, les préjugés intellectuels d'Alvy Singer, somme toute plutôt attachants, prennent des airs mégalomanes dans l'Alvy mouture Boris Yellnikoff de **Whatever Works**. Son angoisse existentielle et sa faiblesse émotionnelle se sont mutées en dysfonctions obsessionnelles et en mépris. Boris est envahi, surtout, d'une amertume profonde qui mine insidieusement sa vie. D'entrée de jeu, Boris déclare : « Je ne suis pas quelqu'un de très aimable ». Et cela se révèle tout à fait vrai.

C'est là tout le problème du film. Interprété par Larry David, Boris possède non seulement tous les tics usuels du névrosé allenien classique, mais aussi tous ceux du personnage de vieux bougon misanthrope qu'il incarne dans sa populaire série *Curb Your Enthusiasm*. Si cette colossale profusion de tics énerve formidablement, il n'y a rien non plus de bien agréable à l'écouter dénigrer Melody en la traitant de tarte ou de tête vide. Dans une comédie de mœurs reposant essentiellement sur ses dialogues et ses acteurs, il y a problème lorsque le personnage principal repousse (volontairement !) plutôt que d'apprivoiser, sans offrir de réelles qualités rédemptrices qui pourraient nuancer son caractère et

équilibrer le déploiement du fil narratif. De plus, à l'inverse d'autres œuvres d'Allen qui profitent fort bien de la pudeur et de la retenue de sa mise en scène, les scènes ne font ici que s'enfiler docilement, sans servir de vrai moteur à la trame dramatique. Pour divertir et toucher le public, il ne reste donc que la fantaisie, introduite heureusement avec bonheur par les présences féminines de l'histoire. C'est peu pour réussir un film. C'est suffisant pour faire pétiller l'intrigue.



Une comédie de mœurs reposant essentiellement sur ses dialogues et ses acteurs

J'ouvrais le texte présent en confessant mon admiration pour Woody Allen. Je n'ai pas changé d'avis. Cela dit, à l'instar de nombre de ses autres admirateurs, je crois bien aussi être en mesure de faire la part des choses, objectivement, et de reconnaître la valeur d'un film. Qu'en est-il donc de **Whatever Works** ? D'une part, c'est une œuvre aussi difficile à aimer que son personnage principal. D'autre part, comme Boris, **Whatever Works** trouve sa rédemption, fugace et éphémère, dans ses principaux personnages féminins — écervelés mais libres, ignorants mais ouverts, ahuris mais charmants, innocents mais immensément généreux et indulgents —, rendus avec toute la grâce drolatique et la finesse émotive de leurs splendides interprètes, l'exquise Evan Rachel Wood et la grande Patricia Clarkson. **E**

■ **COMME TU VEUX** — États-Unis / France 2009, 92 minutes — **Réal.** : Woody Allen — **Scén.** : Woody Allen — **Images** : Harris Savides — **Mont.** : Alisa Lepselter — **Son** : Gary Alper, David Wahnon — **Dir. art.** : Santo Loquasto — **Cost.** : Suzy Benzinger — **Int.** : Larry David (Boris Yellnikoff), Evan Rachel Wood (Melody), Michael McKean (Joe), Conleth Hill (Leo Brockman), Patricia Clarkson (Marietta), Ed Begley Jr. (John), Henry Cavill (Randy James) — **Prod.** : Letty Aronson, Stephen Tenenbaum — **Dist.** : Equinoxe.